

MONTAIGNE ET L'AMITIÉ

par ANDRÉ LINCK

*« O un ami ! Combien est vraie
cette ancienne sentence, que
l'usage en est plus nécessaire et
plus doux que des éléments de
l'eau et du feu ! »*

III, 9.

L'amitié qui unit Montaigne et La Boétie est célèbre ; on la range d'un avis unanime parmi les grandes amitiés de l'Antiquité, lesquelles présentent aux Arcadiens le spectacle d'un bonheur parfait dont nous doutons souvent de goûter les fruits au sein d'un univers hostile et aveugle.

Que nous évoquions ces couples héroïques, quoi de plus naturel ! Encore conviendrait-il d'examiner jusqu'à quel point certains d'entre eux peuvent être qualifiés d' « arcadiens », en particulier celui de Montaigne et de La Boétie.

Si La Boétie, de trois ans l'aîné, a mis en parallèle l'amitié qu'il éprouvait pour Montaigne avec les amitiés grecques, ne croyons pas qu'il aime son ami comme Hermodius, dit-on, aimait Aristogiton. Il ne cherchait qu'à mettre en valeur par cette comparaison une amitié dont le rayonnement, selon son ami, égalait celui des héros antiques. N'oublions pas le retentissement prodigieux de l'Antiquité à la Renaissance et nous comprendrons mieux qu'un « honnête homme » se référât à des valeurs trop délaissées au Moyen-âge. Cette amitié fut vertueuse. Rien dans les Essais n'autorise un doute sur la nature de leurs rapports. Il n'est que de lire Montaigne pour s'apercevoir qu'il était trop bon observateur des femmes et volontiers galant auprès d'elles avec hardiesse, précipitation et verve pour ne pas soupçonner qu'il s'adonnât à « cette autre licence grecque ».

Voilà une déception pour quelques-uns d'entre nous ; et cependant leur amitié présente les symptômes d'une liaison passionnée. Elle témoigne de quelle ferveur peuvent s'enrichir les rapports d'homme à homme dans le respect des mœurs ; elle suggère quel visage pourrait présenter nos sentiments lorsque les circonstances exigent un vœu de chasteté pour sauvegarder l'estime d'un ami ou de son entourage. Le voyage en Arcadie n'est pas toujours de grand repos ; bien des désillusions nous guettent. L'exemple de Montaigne et de la Boétie redonnera confiance aux désemparés ; il leur désignera quelle voie ils peuvent emprunter pour se délivrer des tourments d'un amour parfois impossible. Le sexe est un maître exigeant, exaspérant, dont l'emprise paralyse les meilleures volontés ; la coutume en est un autre, plus sévère, plus injuste, et dont il faut tenir compte. Entre ces deux obstacles Montaigne et La Boétie proposent le chemin de la sagesse.

Montaigne avait vingt-quatre ans lorsqu'il connut à Bordeaux La Boétie. « *Nous nous embrassions par nos noms, écrivait-il, et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proches que l'un à l'autre.* » (1) Ainsi débuta, sur un coup de foudre, cette amitié que la mort de La Boétie interrompit au bout de quatre ans et dont Montaigne fut inconsolable. Dès les premiers instants, elle atteignit sa plénitude : « *Cette amitié, écrivait Montaigne dans le même chapitre, n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une façon, d'une conscience pareille [...]. Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que, non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi.* » La Boétie répondait aux sentiments de son ami avec la même ferveur ; dans un poème latin il lui avouait : « *Pour toi, ô Montaigne, ce qui t'a uni à moi pour jamais et à tout événement, c'est la force de nature, c'est le plus aimable attrait d'amour, la vertu.* » Ils développèrent en quatre ans de fréquentation les germes d'un idéal qui devint au cours des siècles celui des honnêtes gens ; ils apprirent ensemble à combattre pour le Bien, pour le Juste sans aliéner dans la révolte leur respect de la liberté ; toujours fidèles au Pouvoir établi, même lorsqu'ils n'épousaient pas la doctrine officielle. Ils avaient éprouvé par eux-mêmes jusqu'à quels désordres aboutit l'intransigeance ; au milieu des haines et des querelles sanguinaires, ils incarnèrent la divine mesure, génératrice de paix. « *L'affirmation et l'opiniâtreté sont signes exprès de bêtises* » (2), constatait Montaigne.

Cette amitié s'auréola aux yeux de Montaigne d'un éclat quasi mystique. « *Si je compare, confessait-il, tout le reste de ma vie aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage* (3), *ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant, et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part [...]. J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi* » (4). Il parla de cette amitié en termes enflammés ; et l'on pourrait se demander jusqu'à quel point une certaine équivoque n'aurait pas troublé la nature de leurs relations, si les envolées lyriques de fidèles exaltés ne nous aidaient à comprendre combien la passion emprunte au vocabulaire amoureux les termes qui, seuls, permettent de traduire l'ardeur, la foi, l'élan communs aux sentiments les plus élevés et aux désirs les plus aveugles, comme si, à partir d'un certain degré de maturation de la passion, les satisfactions du corps et de l'esprit se confondaient en une apothéose de la jouissance, voisine de l'ivresse. A bout d'arguments, Montaigne écrivait : « *Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui ; parce que c'était moi* » (5). Ultime cri du cœur, qui est un aveu d'impuissance ; à ce degré d'exaltation, on n'a plus rien à confesser, fors l'amour.

Cependant Montaigne s'employa à décrire l'amitié, à l'analyser, à la louer. Il en parlait avec d'autant plus de conviction et d'assurance qu'il se flattait de l'avoir éprouvée « *si entière et si parfaite que certainement il ne s'en lit guère de pareilles, et, entre nos hommes (6), il ne s'en vit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles* » (5). Il la concevait pure de toutes compromissions, qu'il s'agisse des liens du sang, de l'intérêt, de la sympathie ou de la volupté. « *En l'amitié, écrivait-il, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et jollissure, qui n'a rien d'âpre et de poignant [...]. L'amitié est jouie à mesure qu'elle est désirée, ne s'élève, ne se nourrit, ni ne prend accroissance qu'en la jouissance comme étant spirituelle, et l'âme s'affinant par l'usage* » (7). Différente de l'amour, dont elle ne subit pas le « désir forcené », elle est l'unique moyen de s'affranchir des contraintes sociales, du respect dû aux autorités, du souci quotidien de paraître conforme à l'image ou à l'idée que les autres se forment de soi ; elle est l'occasion de dépouiller son être par la communication sincère, sans apprêt ; une permission de solliciter compréhension, soutien, amour. « *C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre* » (8).

C'est donc l'esprit qui gouverna leur amitié et favorisa entre eux une entente durable et parfaite. Montaigne, malgré cela, ne dédaignait pas les valeurs corporelles. Il connut, adolescent, les folles équipées, les nuits voluptueuses, « les « *étroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons et gluants* » (9) ; et en ceci il se conformait aussi bien à son tempérament gascon qu'aux préceptes des Anciens. « *Nous ne saurions faillir à suivre nature* » (10), notait-il. Sa conception de l'amitié allait de pair avec son amour de l'homme. Une amitié facilement octroyée, dilapidée, constitue un affront envers son semblable. On ne fait pas impunément bon marché des sentiments, et en particulier de celui-ci. Des amis, il en court par le monde, qui se détournent les uns des autres lorsque l'intérêt, le désir ou la lassitude l'emportent sur le respect d'autrui et de soi-même. L'amitié est si absolue qu'elle ne dépend ni des humeurs ni d'un bon vouloir momentané. « *Notre liberté volontaire n'a point de production plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié* » (11), écrivait Montaigne. En quoi elle est une morale, une sagesse. N'est-ce pas être sage qu'aimer un ami pour lui-même, que lui parler et l'aider, sans que la volupté, l'ambition ou le devoir entretiennent une ardeur qui ne s'échauffe entre amis véritables que par l'estime et la tendresse ?

Pour Montaigne l'amitié doit écarter les obstacles que dressent entre les hommes les habitudes collectives, les préjugés, les peurs inavouées, les passions viles. Elle est unique et sans retenue (Montaigne la qualifie lui-même de passion), aussi droite que la justice, la dominant même, comme source de toute justice. On a l'impression, en le lisant avec attention, qu'il a dépassé la conception des Anciens pour lesquels l'amitié se résolvait dans un curieux compromis entre les impératifs du cœur et les aspirations intellectuelles, dans un marché où l'une des parties offrait son corps en échange des mérites spirituels de l'autre. C'est ainsi que Montaigne comprenait l'amitié grecque (12)

; il condamnait ce commerce amoureux où l'amitié dispute au désir une jouissance sans commune mesure avec les satisfactions de l'esprit. Il voyait là une confusion regrettable entre amitié et amour. « *Ces deux passions*, disait-il en parlant d'elles, *sont entrées chez moi en connaissance l'une de l'autre ; mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes bien loin au-dessous d'elle* » (13).

Si nous arrêtons ici cette analyse, nous penserions que Montaigne se rangeait au point de vue platonicien, comme on l'entend généralement, c'est-à-dire l'amitié conçue comme une union des âmes. Je ne crois pas que Montaigne limitât sa conception à une définition. Il avait trop conscience de la dualité humaine pour se contenter d'englober en quelques aperçus une passion sur laquelle il hésita à nous donner le fond de sa pensée, comme s'il achoppait sur sa véritable signification. L'amitié est-elle pure, chaste ? Obéit-elle à des impulsions troubles ? Sans se poser la question, Montaigne laissait deviner par le caractère de son amitié pour La Boétie que l'amitié est quelque chose de plus qu'une alliance des esprits. A le lire, on sent palpiter son émotion, gémir sa tendresse pour un être cher, même lorsqu'il les dominait. Ses phrases ont une résonance qu'elles ne provoqueraient pas s'il se fût agi seulement entre eux d'un accord parfait des volontés et des goûts. Il y a quelque chose d'autre qui prend aux entrailles et qui ressemble étrangement à l'amour, mais sans cet aiguillon de la chair enamourée qui brise, bouscule, terrasse la volonté et embrase l'être. Et cependant, écrivait Montaigne, « *s'il se pouvait dresser une telle accointance* (14), *libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier : il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble* » (15). Serait-ce cette plénitude du corps et de l'âme qu'il partagea avec son ami ? Rien dans son œuvre n'autorise semblable assertion. S'il éprouva une certaine nostalgie d'un engagement total de l'être, il ne le crut jamais réalisable. La femme, constatait-il, « *par nul exemple n'y est encore pu arriver* », et quant à l'amour grec, dont il a parlé, il y reconnaissait un vice aimable de la passion amoureuse, un dérèglement de la « nature ». Sinon nous eût-il avoué que « *La Boétie n'avait rien de beau que l'âme, du demeurant il faisait assez d'échapper à être laid* ? » (16).

L'amitié chez Montaigne apparaît comme une mystique. Elle est l'homme. En la cultivant, l'individu atteint ses propres limites. L'ami se réalise en l'ami ; il s'incarne en lui ; « *tout étant par effet commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'étant qu'une âme en deux corps selon la très propre définition d'Aristote, ils ne peuvent ni prêter ni donner rien [...]. Chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs* » (17).

Montaigne entreprit d'assumer l'idéal antique et il y parvint, puisqu'aucune ombre ne ternit l'éclat de son amitié pour La Boétie. N'a-t-il pas embelli la réalité ? N'imagina-t-il pas cette perfection de leur alliance ? Il serait sacrilège de douter de sa sincérité, de son ardeur. A ce niveau l'amitié n'est pas seulement une jouissance, un bien que l'on conquiert, mais aussi un style de vie. Elle irradie dans le cœur une lumière où se confondent amour, confiance,

tendresse ; ici l'amitié devient une aventure, une quête de paix envers soi et envers le monde, déjà un signe de Dieu.



Nous ne quitterons pas Montaigne sans prendre un aperçu de ses opinions sur le fait homosexuel. Il est intéressant de voir comment un homme du XVI^e siècle parlait du « vice » arcadien. En ce domaine des contradictions abondent chez notre auteur ; tantôt hostile, tantôt bienveillant, il balance entre son admiration pour les Anciens, qui le pousse à leur pardonner beaucoup de fantaisies, et entre son respect de l'ordre chrétien, si malmené à son époque. De surcroît la prudence était de règle en un temps où on allumait promptement les bûchers pour les sodomites.

Montaigne se borne en général à citer des écrivains de l'Antiquité. Ainsi, lorsqu'il parle des exemples les plus extraordinaires sur les mœurs dans son chapitre « De la Coutume », il ne fait aucune allusion aux rapports homosexuels, sinon aux peuples « *où les pères prêtent leurs enfants, les maris leurs femmes à jouir aux hôtes, en payant. Où on peut honnêtement faire des enfants à sa mère, les pères se mêler à leurs filles, et à leur fils* » (18). Il rapporte des scènes amusantes : « *Épaminondas avait fait emprisonner un garçon débauché ; Pélipidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse, qui aussi l'en pria : disant que c'était une gratification due à une amie, non à un capitaine* » (19). Ou cette autre : « *Sophocle, étant compagnon en la Préture avec Périclès, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voilà ! fit-il à Périclès. Cela serait bon à un autre qu'à un Préteur, lui dit Périclès, qui doit avoir, non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes* » (19). Ailleurs on devine le sourire gascon, lorsqu'il note « *Les femmes couchaient au lit du côté de la ruelle voilà pourquoi on appelait César "La ruelle du roi Nicomède"* » (20).

Au sujet de l'ivresse, Montaigne ne trouve pas d'exemple plus frappant pour montrer combien elle provoque un dérèglement de volonté, que celui-ci : « *Je n'eusse pas cru d'ivresse si profonde, étouffée et ensevelie, si je n'eusse lu ceci dans les histoires : qu'Attale ayant convié à souper pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce même sujet, tua depuis Philippe, roi de Macédoine, il le fit tant boire qu'il put abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une potin buissonnière, aux muletiers et nombre d'abjects serviteurs de sa maison* » (21). Toujours dans ce même chapitre « De l'ivrognerie » et à propos de deux phrases : la première de Cicéron, « *Il leur paraît même que des amours élevées ne disconviennent pas au sage* », la seconde de Sénèque, « *Voyons jusqu'à quel âge on peut aimer les jeunes gens* », constate : « *ces deux derniers lieux stoïques montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences éloignées de l'usage commun et excessives* » (21).

Après ce jugement plutôt défavorable à notre cause, Montaigne cite cette autre anecdote : « *On demandait à un philosophe, qu'on surprit à même, ce qu'il faisait. Il répondit tout franchement : "Je plante un homme", ne rougissant non plus d'être rencontré en cela que si on l'eût trouvé plantant des aulx.* » Et il se

borne à noter : « *Ces philosophes n'ordonnaient aux voluptés autre bride que la modération et la conservation de la liberté d'autrui* » (21). N'est-ce, pas, dans une certaine mesure, suggérer qu'à y bien penser, ils n'étaient pas si loin de la sagesse, ces philosophes, malgré leur « licence » ?

Mais Montaigne va plus loin, lorsqu'il reproche aux écrivains de son temps leurs efforts pour faire condamner par Platon des mœurs très honorées à Athènes : « *Voyez démener et agiter Platon [...]. On fait désavouer à son sens les mœurs licites en son siècle, d'autant qu'elles sont illicites au nôtre* » (22). Montaigne réproouve toute falsification même dans un but louable. Plusieurs années après ces lignes, il reprend la même idée quand il écrit : « *C'est une humeur bien ordonnée de pinser* (23) *les écrits de Platon et couler ses négociations* (23) *prétendues avec Phédon, Dion, Stella, Archeanassa.* » « *Qu'on n'ait pas honte de dire ce qu'on n'a pas honte d'éprouver* » (24). Cette dernière phrase, en latin dans le texte, contredit apparemment la première. Cette « humeur bien ordonnée » n'est guère honnête. Montaigne l'insinue avec ironie, sans insister davantage. Sa pensée est ambiguë : de quoi ne doit-on pas avoir honte : de critiquer Platon ou de ne pas faire des relations qu'on n'eut pas honte d'éprouver ? Il est difficile de démêler dans l'apparent désordre des Essais le fil conducteur d'une pensée qui se voulut toujours sincère et libre. Il est des vérités qu'il faut savoir présenter ; mais ici on se perd en conjectures, si bien qu'on peut se demander si ces obscurités n'ont pas été voulues et si Montaigne n'utilise pas un procédé identique à celui d'Alceste lorsqu'il réplique au petit marquis : « *Je ne dis pas cela, mais...* ». Montaigne ne pouvait pas se prononcer plus explicitement ; s'il n'applaudit pas, il se contente de sourire.

De l'admirable et quelque peu licencieux chapitre « sur des vers de Virgile », j'extraits encore ces lignes étonnantes : « *J'aime une sagesse gaie et civile, et fuis l'âpreté des mœurs et l'austérité, ayant pour suspect toute mine rébarbative.* » « *Le monde au front sévère, il a ses pédérastes* » (Martial 25). L'inattendu, ici, c'est l'emprunt à Martial d'une telle citation pour prouver que la vertu et la gaieté font bon ménage (26), comme si la pédérastie, en un sens, convenait à la sagesse et égayait ce qu'elle pourrait avoir de sévère et de rébarbatif. Sans doute Montaigne ironise-t-il à nouveau, mais qu'il le fasse ainsi autorise bien des suppositions, et en particulier – ce qui nous importe – que ce « vice » n'est pas aussi éloigné de la vertu qu'il paraissait l'affirmer auparavant.

Poursuivons la lecture de ce chapitre captivant, où Montaigne ne craint pas d'« offenser les yeux », pour recueillir une autre appréciation qui, quoique très générale, pourrait confirmer ce qu'on était en droit de comprendre de la précédente citation sur la pédérastie, lorsqu'il parle de « *l'école ancienne, école à laquelle je me tiens bien plus qu'à la moderne (ses vertus me semblent plus grandes, ses vices moindres)* ». Ce qui reviendrait à prétendre que le vice d'homosexualité est peu de chose par rapport à ces autres vices répandus de son temps dans l'anarchie des guerres de religion : meurtres, parjures, tortures.

Je relève au passage cette remarque : « *Ne semble-ce pas être une humeur lunatique de la lune, ne pouvant pas jouir d'Endymion, son mignon, l'aller*

endormir pour plusieurs mois, et se paître de la jouissance d'un garçon qui ne se remuait qu'en songe ? » (27). Mais soyons sérieux.

Une autre surprise nous attend dans ce même chapitre V du Livre III ; alors que Montaigne avait écrit dans l'édition de 1580 : « *Platon dit qu'ès contrées de la Grèce, où à quelque condition estimée utile l'amour des garçons est licite et où les poursuites, les flatteries, les veillées, les services et les passions étaient vues en public d'un bon œil et favorable : si (28) la hâiveté de complaire et de se rendre était ce néanmoins très éprouvées aux tenants (29) et condamnées* » ; il rature ce texte et le remplace dans l'édition de 1595 par cette courte phrase : « *Platon montre qu'en toute espèce d'amour la facilité et promptitude est interdite aux tenants.* » Pourquoi cette rature ? Est-ce par souci de concision ? Est-ce par crainte de paraître trop complaisant pour Platon ? Il applique la remarque de Platon à « *toute espèce d'amour* », alors que le philosophe traitait seulement des mœurs pédérastiques.

Il existe un autre passage (30) où l'on observe une correction analogue. La phrase, « *le jeune gars duquel il était amoureux* », est remplacée par « *jeune homme qu'il aimait* », ce qui est moins piquant, plus correct et plus vague aussi. Montaigne obéit à la fois à un souci de clarification, de concision (31) et à un souci de prudence.

Dans le chapitre, où il traite de l'amour (32), Montaigne n'hésite pas, comme nous venons de le voir, à faire état de références homosexuelles, alors qu'il aurait pu limiter son étude aux manifestations « normales » du sentiment amoureux. Mais ce serait une gageure d'emprunter à l'Antiquité les éléments d'une théorie de l'amour sans évoquer la pédérastie. Il en parle donc, avec discrétion. Par exemple, au sujet de l'émotion qui étreignit Socrate au contact d'un bel adolescent, il se borne à noter : « *Et Socrate, parlant d'un objet amoureux...* ». Il agit comme s'il reconnaissait la valeur humaine de l'amour grec sans en approuver les modalités. Le principal n'est-il pas justement d'admettre que l'amour, quelles que soient ses formes, est toujours amour ? Il dira ailleurs que « *les bons estomacs suivent simplement les prescriptions de leur naturel appétit* » (33), que chez les âmes fortes les plaisirs de l'amour et les satisfactions de la vertu n'ont pas besoin « des ordonnances contraintes et artificielles » pour demeurer dans les sages limites de la modération. Qu'importe alors si « *la plupart et les plus grands philosophes payèrent leur écolage et acquirent la sagesse par l'entremise et faveur de leur beauté !* » (34). Et puis, « *on voit aussi certains animaux s'adonner à l'amour des mâles de leur sexe* » (35).

Notre tour d'horizon serait incomplet si nous ne disions pas quelques mots de l'homosexualité telle que Montaigne la connut. Dans les Essais il se borne à condamner « *l'usage efféminé et lâche de ce siècle* » (36), et « *cette vilaine chaussure (37) qui montre si à découvert nos membres occultes [...], ces longues tresses de poils efféminés* » (38). Il parlera une ou deux fois des mignons sans commentaire.

Grâce au Journal de Voyage en Italie, qui n'était pas destiné à la publication (et sans doute pour cette raison), nous avons le récit des deux anecdotes assez

curieuses pour avoir retenu l'attention de Montaigne, toujours vigilant sur « l'étrangeté » humaine.

La première concerne cette jeune Mary de Vitry, qui adopta les vêtements masculins (39), épousa une jeune fille, et, dénoncée, préféra la mort à l'abandon de ses mœurs « *parce qu'elle disait aimer mieux souffrir que de se remettre en état de fille, et fut pendue pour des inventions illicites à suppléer au défaut de son sexe* ».

La seconde anecdote vaut d'être citée in extenso : « *Je rencontrai au retour de Saint-Pierre un homme qui m'avisa plaisamment que ce même jour la station était à Saint-Jean Porta Latina, en laquelle église certains Portugais, quelques années y a, étaient entrés en une étrange confrérie. Ils s'épousaient mâle à mâle à la messe, avec mêmes cérémonies que nous faisons nos mariages, faisaient leurs pâques ensemble, lisaient ce même évangile des noces, et puis, couchaient et habitaient ensemble. Les experts romains disaient que parce qu'en l'autre conjonction de mâle à femelle, cette seule circonstance la rend légitime, que ce soit en mariage, il avait semblé à ces fines gens que cette autre action deviendrait pareillement juste, qui l'aurait autorisée de cérémonies et mystères de l'Église. Il fut brûlé vif huit ou neuf Portugais de cette belle secte.* » Montaigne nous révèle-t-il ici le fond de sa pensée ? L'ironie sarcastique des trois derniers mots, « cette belle secte », démontre qu'il ne les condamne pas expressément (il aurait pu aussi bien dicter à son secrétaire « cette affreuse, dénaturée secte »), mais donne libre cours à quelque mépris.

On connaît le célèbre passage dit chapitre « de l'Amitié » (40), où Montaigne aborde « *cette autre licence grecque justement abhorrée par nos mœurs* » ; c'est la seule fois où il émet un jugement sévère sur l'homosexualité. Ce chapitre appartient au premier livre. Il semble que son opinion se nuancât avec l'âge.

Il est malaisé de conclure. Montaigne se dérobe derrière les condamnations de principe qu'il se contente de répéter sans jamais les justifier autrement que par des considérations générales sur l'assujettissement aux coutumes, sur le respect des lois, sur la température. Conseils valables aussi bien pour les normaux que pour les anormaux...

« *Le dirai-je, pourvu qu'on ne m'en prenne à la gorge ? L'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison qu'en l'âge voisin de l'enfance : Mets ce garçon parmi le chœur des filles, cheveux flottants et visage ambigu, des connaisseurs n'y verront que du feu.* » (citation d'Horace)

S'il n'a pas conservé la fraîcheur de la jeunesse, votre visage, Montaigne, est aussi ambigu que celui de ce garçon. Où rencontrer votre pensée véritable ? Que retiendrai-je, en définitive, des traits énigmatiques de votre visage ? La haine, le mépris, l'indulgence ou l'indifférence ? Que récolterai-je, à l'improviste, au détour d'une page ?

Selon l'idée que chacun se fera de vous-même, il dénouera l'écheveau mêlé de vos phrases. Vous avez évité les faciles diatribes, moins acerbe à notre égard

qu'à l'égard des pédants, des maîtres de collège, des bourreaux. Vous fronciez les sourcils, puis avez souri...

« C'est une hardiesse dangereuse et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle entraîne, de mépriser ce que nous ne concevons pas. »

Essais, I, 27.

- (1) Essais, I, 28
- (2) Essais, III, 13
- (3) La Boétie
- (4) Essais, I, 28
- (5) Essais, I, 28
- (6) De nos jours
- (7) I, 28
- (8) III, 9
- (9) I, 55
- (10) III, 12
- (11) I, 28
- (12) Voir I, 28 : Tout ce qu'on peut donner à sa faveur, c'est dire que c'était un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la définition stoïque de l'amour : « L'amour est un effort pour obtenir l'amitié de qui nous a ému par sa beauté » (Cicéron).
- (13) I, 28
- (14) Amitié
- (15) I, 28
- (16) III, 12. Cette phrase fut raturée en 1592 et remplacée par celle-ci : La laideur que revêtait une âme très belle en La Boétie...
- (17) I, 28
- (18) I, 23. Les autres rapports homosexuels ne seraient donc pas si extraordinaires pour que Montaigne les citât en ce curieux chapitre
- (19) I, 30
- (20) I, 49
- (21) II, 12
- (22) Critiquer : Pinser
- (23) Taire ses relations
- (24) III, 5
- (25) III, 5
- (26) « La vertu est qualité plaisante et gaie »
- (27) III, 5
- (28) Cependant
- (29) Poursuivis
- (30) III, 10
- (31) Souci constant tout au long des Essais, du moins en ce qui concerne le style
- (32) III, 5
- (33) III, 9
- (34) III, 12
- (35) II, 12
- (36) I, 49
- (37) Braguette
- (38) I. 43
- (39) Cette jeune personne a fait école de nos jours. Ce « délit » est puni d'un an de prison en 1960, du bûcher au XVI^e siècle
- (40) I, 28